

# ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX :  
Rue Impériale, 33,  
Ouverts de 9 h. du m. à 9 heures

RÉUNIS



ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE  
LYON : 3 fr. par trimestre  
PROVINCE : 3 francs 50 cent.

## THEATRE DES CÉLESTINS

M. Berthelier a obtenu tous le succès, que, sans être sorcier, nous avions prévu. Cet artiste est de ceux pour lequel le public lyonnais a une affection toute particulière; dès la première représentation il lui a fait l'accueil le plus cordial et le plus sympathique. C'est peu dans les habitudes de notre public, qui se tient d'ordinaire vis-à-vis des artistes parisiens, dans une réserve glaciale au début, mais le moyen, je vous le demande, de rester froid devant un comédien si franchement comique : on rit, on oublie la réserve traditionnelle et on applaudit à tout rompre.

Nous espérons bien que Berthelier qui, par suite d'engagements, n'a pu nous donner qu'un nombre de représentations limité, gardera bon souvenir de l'excellent accueil des Lyonnais et qu'il n'oubliera pas de leur rendre visite dans ses tournées départementales : s'il y a profit pour lui, il y a plaisir pour nous. Tout est donc pour le mieux.

Le troisième début de M. Montbazou a très-bien couronné les deux qui l'avaient précédé, et s'est terminé par la réception par acclamations de cet excellent artiste.

Il en a été de même de M. Ménéhand, que nous avons revu avec grand plaisir dans le rôle d'Isidore du *Testament de César Girodot*; si vous avez connu des bureaucrates hargneux, grincheux, jaloux, susceptibles, pointilleux, allez voir Ménéhand dans le *Testament*;

il est impossible — vous le reconnaîtrez, — de s'incarner plus complètement dans la peau d'un personnage, d'être plus réaliste, puisque c'est là un mot nouveau, pour exprimer une idée qu'on croit nouvelle, et qui est vieille comme le monde.

Nous avons remarqué dans le *Testament*, une actrice qui tient très-convenablement son rôle, et pour laquelle certains spectateurs ont, lors de sa rentrée, montré à notre avis une bien grande sévérité. Nous voulons parler de M<sup>lle</sup> Meyer. Cette artiste occupe un emploi modeste, qui semblait devoir la mettre à l'abri des orages, et pour lequel, du reste, les débuts ne sont pas exigés à cause de son peu d'importance. — Nous ne nous expliquons donc point la tempête qu'a soulevée M<sup>lle</sup> Meyer. Elle est jeune, jolie, élégante, elle dit convenablement les petits rôles qui lui sont confiés; — peut-on demander davantage? Exige-t-on d'un coryphée, gagnant six cents francs par an, qu'il ait la voix d'un ténor touchant six cents francs par soirée? — En se montrant trop exigeant on a donc été injuste vis-à-vis d'une actrice qui, nous le répétons, est fort convenable dans son emploi, et qui, de plus, est jolie et élégante, ce qui ne gêne jamais rien.

M. Cazaubon est appelé à prendre la succession laissée vacante par la chute de M. C. Théry : nous ne perdrons pas au change : M. Cazaubon est un artiste de race, bien supérieur à l'emploi de troisième rôle qu'il est appelé à remplir : — ceux qui suivent le théâtre se rappellent lui avoir vu jouer avec les artistes du théâtre Français, le répertoire classique

avec un talent qui prouve de solides études, et qui fut à juste titre remarqué.

ERNEST DE C....

## Un croquis de l'Exposition de peinture.

Un spirituel chroniqueur parisien fait le croquis suivant sur l'exposition de peinture de Paris.

Ce croquis vaut mieux — en ses quelques lignes — que la plupart des longs feuilletons des *Saloniers* assermentés; il fait sourire, et ils endorment.

Il fait chaud partout, et particulièrement dans les salles de l'Exposition. Aussi cette récréation est-elle à peu près abandonnée. D'ailleurs, vous savez c'est tous les ans la même histoire : le premier jour, le Salon est « détestable; » « infect, » disent les jeunes Alcibiades. Peu à peu, on découvre des merveilles. En fin de compte, trois ou quatre tableaux, signalés à l'attention du public, attirent la foule; mais le grand succès est toujours pour les portraits.

— Avez-vous vu le portrait de M<sup>me</sup> X...? (M. Guilloutet ne me pincera pas encore cette fois!)

— Oui.

— Comment trouvez-vous cela?

— Très-flatté.

— N'est-ce pas, ma chère?

— Ce petit peintre ne pouvait faire moins pour celle qui a tant fait pour lui...

— Bah? Vraiment?

— Mais certainement; — d'où sortez-vous?

Je m'en doutais un peu, parce que, à la dernière soirée de la dame, ce rapin s'est familiarisé jusqu'à ronfler dans un fauteuil pendant l'on jouait le proverbe du baron: *A bon chat, bon rat.*

— Quant à cela, il était dans son droit. Ce pauvre baron ne serait vraiment pas trop bête s'il ne voulait pas avoir de l'esprit. Il est de haute race; ses aïeux « ont fait la France, » à ce que dit une brochure moderne. Il a un château, seize chevaux et une meute de soixante-douze chiens. Qu'il laisse le bel esprit à ces pauvres manœuvres qui en vivent et qui en meurent. Jamais un baron ne fera un proverbe qui vaudra ceux de Musset ou de Feuillet. C'est injuste, c'est absurde, mais le génie est roturier.

— Remarquez-vous encore que M<sup>me</sup> Y... est couverte de diamants sur son portrait?

— Oui. Dans le quartier Latin, il y a des tailleurs qui louent des habits noirs aux étudiants; dans les faubourg, il y a des joailliers qui prêtent des écrins aux grandes dames...

On chemine ainsi le long des galeries. Chaque portrait a son commentaire. C'est ce qui s'appelle, sans figure, être *exposé*. J'entends dire :

— Oh! quelle est laide!

— Oh! vois donc ce phoque!

— Tiens— tiens — Octave sur le perron d'un château. C'est le *Château à Toto*. Il demeure rue Pigale, au quatrième; il a deux chambres. Jamais je n'ai vu au fond de son alcôve ce parc aux chênes séculaires...

— Il y a des peintres qui fournissent tout.

— Tiens, vois-donc, Fougasse en robe de chambre et en pantouffles...

— Où donc! où donc?

— Là, dans ce grand cadre, au-des-

sus des *Laveuses*.

— Ah! oui. Un front de génie et un rude toupet! Tu sais son affaire....

— Mon cher, il a été acquitté; il donne des diners, et a une jolie femme; c'est un homme très—comme il faut...

— Tu n'en parlais pas ainsi quand il était garçon...

— Les femmes sont des anges créées pour rapprocher les hommes...

Les femmes, deshabillées, ont généralement, en peinture, plus de succès que celles qui ont gardé leur chemise. On s'assemble autour de ces exhibitions; on sourit, on chuchotte; une dame parle bas à une autre dame, qui rit. Pendant ce temps, un père de famille détourne l'attention d'un collégien du côté d'un trapiste qui creuse sa fosse.

La peinture religieuse ne fait pas fortune. La foi lui manque: on voit qu'elle travaille, sur commande, pour les églises de village. Je connais un artiste qui en est à sa onzième descente de croix, sujet déjà traité, passablement, par Rubens.

#### LE MOUCHOIR TÉLÉGRAPHE.

Le génie féminin, inépuisable dans ses ressources multiples pour esquiver la contrainte ou la dissimulation qu'impose au beau sexe l'usage barbare qui veut que les avances de l'amour viennent de l'homme, le génie féminin, disons-nous, vient d'inventer un mystérieux langage d'amour qui a l'avantage de tout faire comprendre sans rien exprimer. Ce nouveau langage se nomme le télégraphe du mouchoir et est maintenant en grande faveur dans la flirtation américaine.

Poser le mouchoir sur les lèvres indique que l'on veut faire connaissance; sur les yeux, que l'on a du chagrin; l'étaler sur la main, que l'on peut se risquer; le tenir tombant, que l'on sympa-

thise; le rouler autour de la main signifie indifférence; le tirer à travers le menton veut dire: Je vous aime, l'étirer des deux mains: Je vous haïs; l'appuyer sur la joue droite exprime un oui tendre; sur la joue gauche, un non formel; le rouler au poignet gauche: Laissez-moi tranquille; le rouler au poignet droit: J'en aime un autre; le plier, je désire vous parler; l'agiter sur l'épaule, comme pour chasser les moustiques, dit clairement: Suivez-moi; le tenir par deux coins: Attendez-moi; le placer en bandeau sur le front est un avertissement révèle qu'on est surveillé; sur l'oreille droite: Vous êtes inconstant; sur l'oreille gauche: J'ai un message pour vous; sur un œil: Vous êtes cruel; le rouler à l'index: Je suis fiancée; à l'annulaire: Je suis mariée.

Voilà pourquoi les conversations et les murmures ont disparu des salons. On travaille, on ne parle plus.

#### DE L'ABRUTISSEMENT DES MASSES PAR LE POT-AU-FEU.

Est-ce un paradoxe qui est résumé dans le titre de cet article?

A nos lecteurs d'en juger: En tout cas, son auteur est un homme d'esprit:

On l'a dit depuis longtemps: les grands effets viennent des petites causes.

La civilisation n'est-elle pas en grande partie le résultat de notre éducation?

Eh bien! savez-vous ce qui gâte notre éducation? C'est le pot-au-feu, ni plus ni moins.

Non seulement il nous atrophie physiquement, mais encore il nous corrompt moralement.

Rappelez tous vos souvenirs, lectrices; et dites-moi si la plupart des en-

fants n'éprouvent pas la plus grande répugnance pour la soupe ?

Les parents font alors usage de leur autorité. Presque à chaque repas il y a une scène à ce sujet.

— Ne me donne pas de soupe.

— Tu en mangeras ?

Le père se fâche, la mère gronde ; l'enfant subit ce despotisme, mais toute sa nature proteste.

Le pot-au-feu lui révèle l'usage abusif de la force.

En même temps, comme son estomac lui impose une certaine énergie, il apprend à combattre le joug aveugle qui pèse sur lui ; mais comme il n'est pas assez fort pour le secouer, il a recours à la ruse et à l'hypocrisie : de sorte que son respect de l'autorité est apparent et qu'au fond il la hait. Le pot-au-feu le prépare à être moine ou soldat.

S'il est d'un caractère plus faible ou si son estomac est plus complaisant, il s'habitue à subir sa domination, et de fort, d'énergique qu'il était, il devient souple, malléable, il s'annihile, et quand il sera devenu homme, il mangera de la soupe et respectera l'autorité ; les deux sont corrélatifs.

Si, au contraire, l'enfant a un de ces caractères indomptables qui peuvent être brisés, mais non assouplis, alors quelles douleurs il aura à subir ! que de révoltes gronderont dans son cœur ! quels bouillonnements soulèveront son âme ! quels amas de haines s'amoncèleront en lui ! que d'énergiques protestations de sa nature violée engendreront d'indignations !

Sous l'atteinte du pot-au-feu, la bonté deviendra méchanceté ; la douceur, colère ; l'aménité, aigreur, la confiance, méfiance ; chacune de ses qualités se transformera en vice ; votre expansion deviendra concentration ; votre affection, haine ; et sur chacun de ses bons instincts se greffera un vice.

## CAQUETAGES.

Ces jours derniers, un petit-crevé montant un vélocipède suivait tristement une allée solitaire du bois de Boulogne. Ses pieds faisaient aller doucement la machine : mais sa tête était visiblement préoccupée d'autres idées.

— Tiens ! s'écrie un de ses amis, en le voyant, c'est toi. Je te croyais nuit et jour aux pieds de Crevette.

— Ne m'en parle pas. Son souvenir seul me met dans un état...

— Et pourquoi donc ?

— Ah ! mon cher, voilà. Tant que la pécore n'a fait que parler, tout a marché passablement. Mais, pour son malheur, elle a voulu m'écrire, et alors, ma foi, alors patatra !

Et que t'a-t-elle écrit ?

— Peu de chose. Vois son billet.

Et le jeune cocodès tendit à son ami le billet suivant : — « Maimetu, jecrinquenon. »

— Ah ! mon cher, dit avec un soupir le petit-crevé, mieux vaut le vélocipède. Du moins il ne sait ni parler ni écrire.

— Savez-vous pourquoi le printemps est très-favorable aux géomètres ?

— Non, sur l'honneur...

— Mais c'est qu'au printemps les jours croissent et qu'en saison-là les jours sont déjà longs !

— Sergent, demande respectueusement à son supérieur un jeune conscrit illettré, seriez-vous assez bon pour me dire ce qu'il y a dans cette lettre que j'ai reçue de mes parents ?

— Certainement, dit le sergent, que sa grandeur empêche d'avouer qu'il est en lecture de la même force que son inférieur, et, prenant la lettre, il se dispose à une narration de fantaisie, quand mal-

heureusement le jeune soldat s'aperçoit que son supérieur tient son épître la tête en bas et lui en fait respectueusement l'observation.

— Qu'est-ce à dire ! reprend l'autre irrité, — apprenez, blanc-bec, que nous autres supérieurs nous lisons aussi bien à l'envers qu'à l'endroit, et que si je la tiens ainsi, c'est parce que je suis gaucher. — Et d'ailleurs, continue-t-il en s'animant de plus en plus, qu'est-ce qu'elle signifie cette lettre — qu'il y a déjà au moins trois jours qu'elle a été écrite, — qu'elle ne vaut plus rien, et qu'il faut dire à vos parents qu'ils vous en renvoient z'une autre....

D..r, notre plus grand romancier — il faut bien le croire puisque c'est lui qui le dit — a éprouvé quelques échecs cette année, dans la personne de ses derniers feuilletons. On les a consignés dans trois ou quatre journaux. Villemessant ne les lit pas et Girardin les trouve exsangues. Four partout ! Heureusement sa femme lui donnait quelques vagues espérances de maternité. D... attendait du moins cette réparation de la fortune. Ce matin il compte sur ses doigts, recompte et multiplie, consulte le calendrier, interroge ses souvenirs, puis il entre comme un trombe chez sa légitime épouse.

— Mais sarpejeu ! Madame, il y a dix mois aujourd'hui que je... que vous... enfin que je devrais être père ?

— Tu sais bien mon ami, que tous les manuscrits ne paraissent pas, lui dit la chère créature.

J'ai habité une petite ville d'un des plus petits départements de France ; il y avait là un petit théâtre, une petite troupe. Le pauvre directeur y mangeait ses culottes ; vous voyez cela d'ici.

Un jour, il eut le lyrisme de la prodigalité :

— Je sens bien, s'écriait-il, qu'il faut

faire des sacrifices. Je supprime les quinquets, j'achète un lustre.....

— Est-ce que vous croyez, par hasard, que cela va vous faire durer cinq ans de plus, demanda le receveur particulier

Le directeur n'a jamais acheté le lustre. Avait-il compris?

Entre deux rédacteurs du *Charivari*, chez Brébant :

— Tu me prends mes mots !

— On ne vole pas les pauvres.

— Il y a des gens effrontés comme ça, qui ramassent les bouts de cigares de leurs voisins !

— C'est possible.... mais je les rallume ; tes bouts sont toujours éteints !

— Docteur, disait la belle duchesse de G..., docteur, je me suis enrhumée hier, au bal de l'impératrice ; guérissez-moi vite !

— Duchesse, vous ne consentirez jamais à faire mon remède, le seul qui guérisse.

— Je vous jure que si, je vous le jure, docteur ! Dites, dites lequel !

— Quinze jours de patience.

Le président Seguiet aborde un conseiller de sa cour :

— Eh bien ! lui dit-il, vous voilà au comble de la joie !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? N... est nommé conseiller ; vous ne le savez donc pas ?

— Je le sais, mais que m'importe ?

— Comment, que vous importe ? Dérénavant vous ne serez plus le plus bête de la cour.

Pas aimable tous les jours le président Seguiet.

Quelques jolies femmes, de mœurs légères, comparaissaient à l'une des der-

nières audiences du tribunal correctionnel.

Un vieux magistrat qui siégeait, ce jour-là, fit une remarque... que, d'ailleurs, tous les magistrats ont dû faire.

Chaque fois que le président demandait à quelqu'une des belles prévenues :

— Votre nom?... votre domicile?...

Les avocats présents, — jeunes ou vieux, — ouvraient leurs portefeuilles, — mais les portefeuilles intimes, et écrivaient rapidement quelques mots.

— Que diable écriviez-vous ? dit le juge à un jeune stagiaire, après l'audience.

— Nous faisons des croix sur nos calendriers !

— A quel saint ou à quelle sainte ?

— A Sainte-Adresse !

Un Anglais, à l'air ennuyé, se promène, sa femme au bras, sur la jetée de Brighton.

— Pourrais-tu me dire, mon ami, demande la femme, qui avait suivi la conversation de ses voisins, s'il y a une différence entre exportation et transportation ?

— Une grande, ma chère, répond le mari en bâillant. Vois-tu ce bâtiment américain qui prend la mer ? Si tu étais à bord, tu serais exportée, et moi... je serais transporté...

— Un Français se trouvait dans l'express en compagnie d'un Anglais et d'une Anglaise.

Il s'adressa à cette dernière :

— Madame, me permettez-vous un cigare ?

Milady resta muette ; mais milord répond brusquement en roulant des yeux de *bulldog* :

— *No ! no !* votre *fumée* importunait *Médème*.

Le Français remet mélancoliquement son havane dans son étui et prend le parti

de s'endormir.

Quelques minutes après, une affreuse odeur de tabac le saisit au nez et à la gorge...

Le gentleman est occupé à pantalonner une pipe monstre !


— Ah ! ça, mais, s'écrie notre compatriote, qu'est-ce que vous me chantiez tout à l'heure que la fumée incommodait *Médème* ?

— *Aoh ! yes*. Votre *fumée*, à *vo*, mais pas *fumée* à *moa*, puisque c'était mon épouse.

Une anecdote sur M. Nariskine, un heureux millionnaire.

A son arrivée à Paris, il déjeunait volontiers au restaurant B...

Un matin, il trouva sur sa note cette simple linges :

... pêches. . . 15 fr.

... ces pêches sont donc bien rares ! demanda-t-il au patron.

— Non, monsieur, répondit B... avec le suave sourire qu'on lui connaît, ce ne sont pas les pêches qui sont rares, ce sont les Narishkine !

Vous le voyez, aux cimetières, on trouve toujours le petit *mort* pour rire.

— J'ai rêvé, cette, nuit que mon père était à l'article de la mort, disait une cocotte.

Pas possible !

— Oui, je le voyais s'éteindre, là, dans mes bras. Oh ! je *bisquais* !

Terrible enfant !

GENIN, gérant.

*J. J. J.*